

les écrivains à leur place

La quête

Au départ, il y a la quête. De soi, d'abord. Du comment, du pourquoi j'ai mal quand on me touche là et je me sens si bien lorsqu'on me caresse ici. Et qu'est-ce qui m'attire, ailleurs, que je ne trouve pas ici ? Et tous ces gens qui ne me comprennent pas, que je ne parviens pas à comprendre. Et personne à qui le dire... Écrire ! Pour s'expliquer, se parler, sur du papier, d'accord, mais c'est toujours ça, toujours mieux que le silence, l'abîme qui nous menace.

Le papier, alors, est un miroir où se reflète, mot à mot, une identité nouvelle, inédite, ignorée de tous et de nous-mêmes.

Écrire ! Pour s'explorer, s'inventorier, cartographier ce monde complexe et fascinant où l'on s'aventure à tâtons.

Et puis, vient la quête des autres à travers soi. Ceux-là que l'on ne connaît pas, dont les actes, les attitudes, dictés par des règles incompréhensibles, nous déroutent. Impossible de confier son malaise à ces autres qui en sont la cause.

Écrire ! Pour justifier sa singularité, se mesurer à tout ce qui n'est pas nous, étranger, dangereux.

Le papier se mue en laboratoire où la plume dissèque, analyse les caractères d'une humanité obscure, possiblement hostile.

Écrire ! Pour se positionner sur le terrain, s'étalonner, se définir comme individu au sein de la masse anonyme.

Alors, débute la quête de soi à travers les autres. Cette multitude d'aujourd'hui, d'hier et de demain, puisant à l'interminable réservoir commun les mêmes émotions, les mêmes sentiments, quelques poignées, pas davantage, capables d'alimenter des milliards d'existences et de destins.

Écrire ! Pour traquer dans la pénombre de toutes ces vies les miettes de vérité qui nous font défaut, pour s'éclairer, un peu, à la fragile lumière de tous ces moi possibles.

Le papier se métamorphose en un fabuleux champ de fouilles où se révèle, ligne après ligne, un fragment de notre identité, une parcelle de ce qui nous fait Homme, si semblable et si différent.

Écrire... Écrire...

Reste la quête !

Lionel Salaün



Suite de la rentrée littéraire des auteurs de Rhône-Alpes : Robert Alexis, Alexis Jenni, François Beaune, Éric Villeneuve, Ananda Devi, Lorette Nobécourt, Éric Sommier (lire p. 2 à 6).

rendez-vous

Ubiquité

Octobre est officiellement un mois de salons ! Soutenus par la Région, les éditeurs de Rhône-Alpes seront nombreux à se déplacer un peu partout en France et à l'étranger : cinq d'entre eux participeront notamment à la Foire internationale du livre de Francfort (12-16) sur le stand de l'Arald : les Éditions

Stéphane Bachès, Balivernes Éditions, Critères Éditions, Lieux Dits et les PUQ. D'autres iront au Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges (6-9), aux Rendez-vous de l'Histoire à Blois (13-16), et pas moins de seize éditeurs se rendront à l'Espace des Blancs-Manteaux, à Paris, pour le 21^e Salon de la revue, du 14 au 16 octobre (programme sur www.entrevues.org).

rentrée littéraire/p.2-3

Robert Alexis, l'insaisissable

Un nouveau roman, *Mammon* (José Corti), et un entretien accordé à *Livre & Lire* par cet écrivain qui se méfie des conversations et se dépeint en loup solitaire...

manifestation/p.9

Saint-Étienne pour les pros !

26^e édition de la Fête du livre de Saint-Étienne, la volonté de réconcilier lecteurs amateurs et professionnels du livre, et une journée professionnelle qui remet le travail d'écriture au cœur des réflexions.

rousseau 2012 /p.11-12

Comment Jean-Jacques est devenu Rousseau

Prémices de Rousseau 2012, où l'on célébrera le tricentenaire de la naissance de l'écrivain, philosophe, botaniste..., un essai sur la jeunesse de Jean-Jacques signé Claude Mazauric, et un extrait inédit du livre de Lionel Bourg, à paraître à La Fosse aux ours.



Pour les auteurs

Quelles activités (ne) donnent (pas) lieu à une rémunération en droits d'auteur ? Quelle rémunération pour quelles activités paralittéraires ?..., ce sont quelques-unes des questions qui seront soulevées le 7 octobre lors de l'après-midi d'information sur les revenus des auteurs organisée par l'Arald à la Villa Gillet, à Lyon (à partir de 14h). La nouvelle circulaire du 16 février 2011 sur les revenus principaux et accessoires des auteurs, qui élargit notamment le champ des activités principales donnant lieu à des revenus en droits d'auteur – en y incluant les lectures publiques, les bourses de création et, sous certaines conditions, les présentations d'œuvres et les résidences d'écriture –, oblige les auteurs et les porteurs de projets à être au fait de ces nouveaux dispositifs légaux. L'occasion leur est donnée d'interroger Geoffroy Pelletier, directeur de la SQDL, Thierry Dumas, directeur de l'Agessa, et Emmanuel de Rengervé, délégué général du SNAC. À ne pas manquer. **L. B.**



!!!!!!!!!!!!!! Regards sur les Alpes

Cent livres ont été choisis par la bibliothèque de Grenoble, en collaboration avec Ex Libris Dauphiné pour explorer quatre siècles de littérature autour de ces « monts sublimes ». Sélectionnés par Jacques Perret, collectionneur bibliographe, ces ouvrages rares et précieux évoquent les sommets de 1515 à 1908.

Du 15 septembre au 10 décembre
www.bm-grenoble.fr

+++++

Les 17 et 18 octobre, l'ENSSIB organise la première Biennale du numérique autour des usages et des enjeux de la médiation numérique. Acteurs de la documentation numérique, les bibliothécaires se positionnent ainsi au cœur du débat sur l'édition numérique, la médiation et ses pratiques innovantes. Un prix de l'innovation numérique en bibliothèque sera également remis lors de ces journées.

<http://biennale-du-numérique.enssib.fr>

→ www.arald.org

rentrée littéraire

Une rentrée littéraire entre les mains des libraires

Libraires, lectures d'été

Parmi les centaines de romans reçus durant l'été, les libraires font des découvertes, détestent parfois, adorent aussi, et surtout ne peuvent pas tout lire... Plusieurs coups de cœur, pourtant, dans la quinzaine de titres des auteurs de Rhône-Alpes qui paraissent lors de cette rentrée littéraire.

Il y a d'abord, pour ainsi dire, les coups de cœur de l'émotion ! François Reynaud, de la librairie des Cordeliers à Romans a des accents enthousiastes pour évoquer le livre de Fabio Viscogliosi, *Mont-Blanc* (Stock), qui évoque la disparition des parents de l'écrivain dans l'incendie du tunnel du Mont-Blanc survenu en 1999 : « *Quelle bonne surprise ! C'est très beau ! Ce n'est pas un livre qui crie, ce n'est absolument pas larmoyant* ». Même écho du côté de Sylvain Fourel, de La Voie aux chapitres, à Lyon, qui souligne « *de très beaux passages dans ce livre mélancolique* ».

Impressions semblables chez plusieurs libraires à propos du roman de Fabienne Swiatly, *Unité de vie* (La Fosse aux ours) : « *Un livre touchant* », pour Sylvain Fourel, « *plein de pudeur* » selon Claude Lebrun, du Bal des Ardents, à Lyon, qui considère cet ouvrage comme « *son meilleur !* ». Un jugement que ne renierait sans doute pas Catherine Mugnier, responsable de la librairie L'Imaginaire, à Annecy : « *Avec peu de mots, dans un style ramassé, Fabienne Swiatly dit énormément de choses, et le fait de manière très forte* ». Quant aux libraires de la Maison jaune, à Neuville-sur-Saône, ils ont été, pour leur part, touchés par le roman de Brigitte Giraud, *Pas d'inquiétude* (Stock), et par « *son sujet très marquant* », l'histoire d'une famille, et surtout d'un père, dont le quotidien est bouleversé par la maladie d'un enfant.

Des surprises et des promesses tenues

Côté surprises et parutions inattendues, c'est sûrement l'imposant roman d'Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* (Gallimard) qui a le plus interpellé les libraires. Le premier livre de cet écrivain lyonnais, professeur de biologie de quarante-huit ans, fait une entrée remarquée dans les librairies : « *Fascinant ! Époustouflant ! C'est une écriture extraordinaire... Je ne savais pas du tout sur quoi*

j'allais tomber... et je n'ai pas pu m'arrêter ! », s'enthousiasme Catherine Mugnier à L'Imaginaire. Claude Lebrun, quant à lui, a découvert « *un auteur remarquable, qui a réussi à brasser cinquante ans d'histoire et à écrire un grand, grand roman !* ». Même ferveur chez Sylvain Fourel, qui évoque « *un livre foisonnant, très dense et l'impression d'être en littérature* ». Une expérience de lecture exigeante, pour le libraire, qui s'est « *senté appelé par un texte, qui demande de la disponibilité et mêle des passages à la fois très drôles et très violents* ».

Du côté des confirmations, on peut citer le deuxième roman de François Beaune, *Un ange noir* (Verticales), qui a été un grand plaisir de lecture pour Olivier Badoy, de la Librairie des Cordeliers à Romans-sur-Isère ; il a notamment apprécié les « *très belles phrases de l'écrivain et son sens de la formule* ». Sylvain Fourel a lui aussi le sien, lorsqu'il proclame son grand intérêt pour ce roman : « *C'est fantastique de se retrouver dans la tête d'un dingue !* » Claude Lebrun, qui aime « *ce deuxième roman plus décalé et en version noire* », y voit également « *une vraie réussite* ». Avec *Rouge Argile* (Liana Levi), Virginie Ollagnier convainc aussi de nombreux libraires. La Maison jaune a d'ailleurs classé parmi ses favoris ce roman à deux voix et entre deux pays. Du côté de La Voie aux chapitres, le libraire a apprécié la construction de l'ouvrage autour de la disparition des parents, avec le sentiment de comprendre, à travers le personnage, « *ce qui se passe lorsqu'il n'y a plus personne pour regarder par-dessus son épaule* ». Et pour les libraires de Lettres à croquer, à Villeurbanne, « *Rouge Argile est un roman sensuel, qui nous entraîne dans une autre culture* ».

Enfin, énorme coup de cœur de Claude Lebrun pour le dernier livre d'Alain Turgeon, *Anamoureux préparturient* (La Fosse aux ours)... « *J'adore son humour, la distance qu'il a pour parler de lui, et son ton un peu mélancolique* ». **Julie Banos**

Robert Alexis au cœur des ténèbres

Voyage au bout de la jungle

Dans *Mammon*, son dernier roman, Robert Alexis continue à creuser ses thèmes de prédilection que sont la dynamique du mal, les rapports entre l'homme et la nature, la question du désir et de sa perversion. Tout cela au travers d'une aventure de guerre et de diamants qui s'ancre dans le passé colonial.



L'ambiance poisseuse de l'Indochine sied à Robert Alexis. Ses thèmes, mais aussi ses mots et sa phrase épousent au plus près le processus de décomposition qui gangrène la société coloniale aussi profondément que la nature, et corrompt les âmes autant que les essences

végétales dans ce climat tropical humide. Ici comme dans ses précédents romans, un peu plus encore peut-être, la pourriture menace, à l'intérieur plus encore qu'à l'extérieur, dans le cœur des hommes, jusqu'à la folie et à l'enfermement. Les personnages de *Mammon* sont ainsi mus par cette figure de l'Enfer, « *qui pousse les hommes à aimer l'argent, à commettre le péché de cupidité...* » Parce que l'argent a à voir avec le pouvoir, avec le désir, parce que son emprise balaie souvent la contrainte morale, libérant l'être humain des formes civilisées de l'entrave sociale et culturelle. Certains hommes ont alors des profils de bête et se font prédateurs. Certaines femmes aussi. La jeune journaliste qui vient d'« abattre » un ministre par articles de presse interposés n'est pas la moins rapace de tous. C'est elle qui, à la recherche de nouvelles victimes à compromettre, répondra à la sollicitation du mystérieux et richissime Monsieur Moreau, qu'elle ira retrouver en Suisse. De là, le récit de cet ancien aventurier militaire prendra le pas sur l'autre, conduisant le lecteur dans un voyage initiatique et cruel à travers la jungle du Cambodge. Une manière de glissement au cœur des ténèbres, qui rappelle d'autres récits de jungle, là où, comme l'écrit Robert Alexis, la vie ne s'inquiète d'aucun sentiment. Cruauté, convoitise, égoïsme, *Mammon* est une invitation à plonger dans la vase des êtres, là où s'épanouissent les fleurs les plus belles et les plus vénéneuses. **L.B.**

Robert Alexis

Mammon

José Corti

288 p., 17,50 €

ISBN 978-2-7143-1064-4

rentrée littéraire

Sur les chemins littéraires d'un écrivain qui cultive la discrétion

Robert Alexis, l'insaisissable

En cinq ans et sept romans, Robert Alexis s'est affirmé comme l'un des écrivains les plus singuliers de la littérature française contemporaine. Retour sur une œuvre en mouvement, intrigante et inclassable, à l'occasion de la parution de son nouveau roman, *Mammon*.

entretien

Pendant très longtemps, vous êtes resté dans l'ombre, le lecteur ne sachant pas qui se cachait derrière le nom de Robert Alexis. Aujourd'hui, nous en savons encore très peu sur votre parcours. Pensez-vous que l'auteur doit entièrement s'effacer derrière son œuvre ?

J'aime assez les mots pour en faire des romans, pas assez pour les mettre en paroles. Un réflexe de philosophe sans doute, je me méfie beaucoup des conversations, ce à quoi un auteur est astreint lorsqu'il est invité ici ou là. Et puis, mon animal-totem doit être le loup solitaire, le « loup des steppes » ! Je ne suis pas très sociable, je me méfie de l'image qu'on peut donner de soi, des images en général... Bref, rien ne me pousse à entrer en scène. J'ai décidé cependant de faire un peu plus d'efforts.

Vos romans s'inscrivent dans des genres et des univers très différents. Cette recherche dans la forme et dans le style est-elle une des clés de votre travail ? Le genre romanesque vous paraît-il le plus à même de répondre à cette variété et cette liberté dans l'écriture ?

Mes romans illustrent une thématique récurrente autour du corps, du monde, de l'univers. Ils présentent des « intuitions » qui, je l'espère, peuvent servir à autre chose qu'à distraire un lecteur sur une plage... La capacité d'intuition est la seule force du romancier. En cela, j'obéis à des appels qui commandent, et les idées principales du récit et sa forme générale. Je ne m'interroge pas sur la source de ces « appels », production d'une psychologie particulière ou capacité médiumnique. Le philosophe est honnête, il cherche la bonne clé à son trousseau ; le romancier utilise le pied de biche, c'est un cambrioleur. J'aime le fait de venir de la nuit et de repartir dans la nuit, l'épaule chargée d'objets mystérieux que la tribu humaine aura à se partager.

Dans votre premier roman, *La Robe*, vous mettiez immédiatement en jeu un motif central de votre œuvre, qui est la question de l'identité...

L'identité est un leurre. Elle représente l'une des nombreuses et dangereuses illusions dont nous souffrons encore : la fidélité conjugale, par exemple. Il est aussi stupide d'être fidèle en amour qu'il est absurde de se sentir « un » : pieds et poings liés par ce que les autres ont voulu qu'on soit, par une image, une représentation unique de sa « personne » (quel mot adorable, et cocasse !).

La Véranda, qui comme *La Robe* est imprégné de cette si particulière atmosphère austro-hongroise, est un livre d'une grande noirceur, hanté par la conscience aiguë de la mort...

Je ne conseille à personne la lecture de ce livre. Sa rédaction fut pour moi un cauchemar. Ce roman n'a pas pour sujet la mort, il est la mort elle-même, ce que j'ai pu en savoir à un moment de ma vie... encore un savoir « cambriolé », mais là j'ai bien failli finir dans les oubliettes.

Avec *Flowerbone*, vous avez fait un pas de côté en vous essayant au « récit d'anticipation »...

La techno-évolution, l'anthropotechnie sont le futur de l'humanité. Il faut en finir avec la nature en nous (et la nature tout court, d'ailleurs, comme on la comprend d'habitude). Je hais le corps et ses limites et le roman que je suis en train d'écrire (les *Contes d'Orsanne*) en parle : je crois que la nature elle-même cherche à devenir autre que ce qu'elle est, un mouvement la pousse à détruire ses « installations ». Nous sommes les dignes représentants, nous humains, de ce saccage permanent des formes fixes.

Un autre motif récurrent de votre œuvre est la sexualité, avec, comme c'est le cas dans *Nora*, un regard sur la perversion, les rapports de domination et de soumission qu'elle peut engendrer...

Tout équilibre, toute homéostasie mène finalement à la mort. Mes romans sont l'étude de personnages voués au déséquilibre, c'est-à-dire au mouvement et à la vie. Il faut chasser de soi tout ce qui porte au confort d'une installation dans l'être, le sens, le genre, les habitudes, les traditions, etc. On n'a à apprendre que du déséquilibre. Mais un tel renversement est difficile à accomplir. Il faut des leviers. La sexualité en est un, dans la destruction voulue de l'appareil sentimental, générique et reproductif, dans la transgression, dans l'effectuation de pratiques auxquelles rien ne nous préparait.

Chacun de ces livres est porté par une construction complexe, avec mises en abyme, flash-back, enchâssement des narrations. Des structures narratives qui répondent à la complexité, à l'ambiguïté des personnages et de leur rapport au monde...

Le monde est complexe, dans tous les sens du terme. Il faut répondre à la complexité par la complexité, en finir avec ceux qui veulent l'occulter ou faire croire qu'au fond tout est simple. Non, rien n'est simple, et c'est ce qui fait la vertigineuse poésie de l'univers. Les choses sont d'ailleurs si



complexes que je crois beaucoup aux vertus de l'intuition, des « insight », des fulgurances de la pensée. La science a du bon... dommage qu'elle soit si souvent empesée de méthodes. Ceux qui la font devraient lire mes romans et d'abord se débarasser « d'eux-mêmes ».

Dites-nous un mot de votre dernier roman, *Mammon*, où, comme dans *U-boot*, vous abordez l'idée du mal dans ses dimensions historique et intime...

J'ai déjà lu quelques critiques concernant ce roman, positives d'ailleurs. Tant mieux, je vous parle à la veille de sa sortie en librairie, et je me sens un peu nerveux. Je souhaite simplement qu'on ne s'attache pas trop au pittoresque des situations, la jungle, la quête des rubis, etc. *Mammon* est une possibilité d'explorer, d'enrichir mes thèmes de prédilection... J'ai toujours eu un faible pour Lucifer, personnage utile s'il en est ! On le rencontrera dans ces pages. On pourra, comme je l'ai fait moi-même à ma plus grande surprise, croiser également Chung, sa pensée du non-moi, la fusion dans le Grand-Tout. Un beau combat par-delà le bien et le mal.

À propos de ce roman, votre éditeur évoque une proximité avec Conrad. Avez-vous le sentiment d'appartenir à une « famille » littéraire, et si oui, laquelle ?

Je suis composé de mille influences, mais je n'aime pas les familles. J'ai aimé certaines œuvres jusqu'à la passion ; je n'ai jamais aimé les « écrivains ». Un seul me semble à la hauteur de ce qu'il a écrit : Jean Cocteau. Les autres tremblotent en lumière incertaine. À les voir, à les entendre, on comprend bien que tous ces gens écrivent « sous la dictée », qu'ils ne sont vraiment quelque chose que durant le peu de temps d'écriture que le mystère nous accorde.

Propos recueillis par Yann Nicol

rentrée littéraire

Alexis Jenni et la dimension romanesque de l'Histoire

Roman de guerre(s)

Avec *L'Art français de la guerre*, Alexis Jenni donne un premier livre épatant, entre fresque romanesque et traité d'histoire, autour des guerres françaises de la seconde partie du XX^e siècle. Des débuts en fanfare.

Mais comment diable un professeur de sciences naturelles anonyme, qui n'avait jusqu'alors jamais publié la moindre ligne, peut devenir la coqueluche de la rentrée littéraire et l'un des romanciers dont on parle le plus en cette période éditoriale plutôt surchargée ? Réponse : en publiant un gros roman de 630 pages, ambitieux et réussi, qui entremêle une documentation solide et un sens inouï de l'écriture romanesque pour rendre compte de cinquante années de conflits armés, du maquis de la Seconde Guerre mondiale au désert Irakien de la Guerre du Golfe, en passant par la jungle tonkinoise et les montagnes des Aurès... Au cœur de cette folie guerrière, un homme, Victorien Salagnon, à la fois peintre et soldat, qui constitue le trait d'union entre ces différentes périodes. Entré en résistance en 1943, engagé en Indochine après la Libération, puis en Algérie dès 1954, il est le symbole d'une génération marquée au fer rouge, et la clé d'une question qui traverse l'ensemble de *L'Art français*

de la guerre : comment un jeune Français, décidé à se battre pour la liberté de son pays, devient un barbare sanguinaire, rasant des villages, torturant des hommes, jusqu'à nier les fondements même de la nature humaine ? De réponses, il n'y a pas, au fil de ces pages denses et parfois magnifiques. Mais la question est là, et elle a le mérite d'être posée de façon très convaincante.

L'art français de la narration

Drôle de personnage que ce Victorien Salagnon, qui fait de la peinture une manière d'échapper au désastre – et de s'y colleter. En insistant sur l'importance du dessin et le désir de « montrer », Alexis Jenni introduit une passionnante réflexion sur le langage, la narration, et finalement sur le roman en tant que tel. Car l'histoire de Salagnon nous est contée par le prisme d'un narrateur « contemporain », sorte d'alter ego de l'auteur, qui s'interroge lui aussi sur la meilleure façon de transmettre, de rendre compte, de « narrer ».



© C. Hélie / Gallimard

Ainsi, chaque épisode de la grande Histoire est mis en miroir avec les commentaires du narrateur, qui vit comme un déclic les images télévisées de la Guerre du Golfe de 1991 : « *On pourrait n'y rien voir et n'y rien comprendre ; on pourrait laisser dire les mots : il y a la guerre comme il pleut, et c'est fatalité. La narration est impuissante, on ne sait rien raconter de cette guerre, les fictions qui d'habitude décrivent sont restées pour celle-ci allusives, maladroites, mal reconstituées* ». Une manière de mettre en exergue la dimension romanesque de l'Histoire (une notion que le Général de Gaulle avait, selon Alexis Jenni, parfaitement intégrée), en même temps que le pouvoir incomparable du roman à mettre en scène

l'Histoire. Reconstitution historique et géopolitique, réflexion sur la littérature et les arts en général, roman d'aventure et de guerre(s), *L'Art français de la guerre* est tout cela à la fois, et même un peu plus, puisque cette ample méditation sur la deuxième partie du XX^e siècle est aussi, en filigrane, une manière de regarder la réalité sociale et politique de la France du XXI^e siècle. **Y.N.**



Alexis Jenni
L'Art français de la guerre
Gallimard
634 p., 21 €
ISBN 978-2-07-013458-8

Vie et mort d'un héros ordinaire

Autopsie d'une catastrophe

Dix, premier roman d'Éric Sommier, nous plonge dans la fournaise, celle de l'incendie qui ravagea le tunnel du Mont-Blanc et provoqua la mort de trente-neuf personnes.

Il y a un aspect documentaire dans le premier livre d'Éric Sommier, *Dix*. Il cherche à retracer méticuleusement et avec force détails – authentiques – comment a pu se produire la catastrophe du 24 mars 1999 dans le tunnel du Mont-Blanc, au cours de laquelle trente-neuf personnes périrent dans les flammes. Remontant

jusqu'à la construction du tunnel, il analyse la manière dont furent ignorées les règles de sécurité, par



© C. Hélie / Gallimard

souci de rentabilité ou par simple paresse. Et il décrit, presque minute par minute, le déroulement de l'accident, ce qui rend d'ailleurs la lecture de certaines pages terriblement oppressante.

Mais le livre est aussi un vrai roman qui s'inspire de la vie de Pierlucio Tinazzi, surnommé Spadino. Un homme, patrouilleur à moto employé par la société gérant le tunnel, qui devint un véritable héros en se précipitant à plusieurs reprises dans le brasier afin de secourir des automobilistes qui s'y trouvaient bloqués.

Éric Sommier retrace son histoire dans la première partie du livre, sa passion pour les fleurs, son amitié avec deux frères jumeaux et son amour malheureux pour une femme sculptrice. Il nous confie

aussi les pensées et les souvenirs qui l'ont submergé alors qu'il s'est réfugié dans une trappe de sécurité après s'être jeté une fois de trop dans la fournaise. On est touché par ce portrait d'un homme qui sort soudain de son quotidien ordinaire, même si la façon dont il devient ce que l'on nomme un « héros » demeure un mystère. Mais l'on en perçoit quelques échos avant que les flammes ne l'emportent. C'est là la réussite de ce premier roman. **N.B.**



Éric Sommier
Dix
L'Arpenteur
206 p., 17,50 €
ISBN 978-2-07-013340-6

rentrée littéraire

Éric Villeneuve ou l'écriture de l'effacement

Voyageuses Pâques !

À l'abordage du dernier roman d'Éric Villeneuve, *Aventures dans l'île de Juillet* !

Adolescent originaire de Chelsea, Nathan Larenbroke effectue, en compagnie de sa mère et de la mutique Ethel, un grand voyage autour du monde. Six mois après son départ, le trio fait escale en plein hiver austral au milieu du Pacifique, sur une possession chilienne nimbée de mystère : Rapa Nui, l'île de Pâques. Fasciné par la culture pascuane, Nathan piaffe de découvrir, entre autres merveilles, les célèbres moaï – ces statues monolithiques dont l'édification causa le déboisement de l'île. Alors, quand Sebastian, leur prévenant guide, l'invite à son domicile, le jeune ingénu s'imagine que c'est pour admirer des trésors cachés au *vulgum pecus* des touristes. À tort : Sebastian nourrit pour Nathan un intérêt dénué de toute considération archéologique ! Constatant son

fourvoiement, Nathan repart penaud et trouve refuge dans l'imaginaire. Au terme d'une longue errance, il reprend conscience et, péniblement, le fil de ses pensées : c'est le début de l'année, il est en Angleterre et il projette d'aller en juillet sur l'île de Pâques...

Avec ce roman gigogne, qui emprunte à la littérature de piraterie, au conte initiatique, mais également à la poésie ainsi qu'au théâtre de l'absurde, Éric Villeneuve mène son lecteur en bateau, usant de toutes ses armes d'écrivain pour l'égarer, et le conduire à partager la confusion du protagoniste, Nathan. Il y parvient en beauté, grâce à son art de la rupture de style et de ton, d'abord, modulant la voix du narrateur, scandant sa parole dans des phrases lapidaires,

mais aussi à travers les pages du journal intime de l'adolescent ou celles de ses épîtres à Dick – son correspondant idéal.

Une plongée dans la disparition

Ces repères littéraires abolis, Villeneuve rebat ensuite les cartes (géographiques) du concept de voyage, dans lequel il voit plus qu'un simple déplacement sur la surface finie du globe terrestre : sous sa plume, en effet, le cheminement de Nathan se double d'un mouvement cyclique ou circulaire à l'intérieur d'une zone temporelle close. Lieu et temps sont indissolublement liés pour Villeneuve. Ce n'est évidemment pas un hasard si tout commence (et tout s'achève) sur une île dont le toponyme découle du calendrier – Jakob Roggeveen la baptisa ainsi parce qu'il l'avait découverte le jour de Pâques 1722. Se perdre dans le

sillage de Nathan est une expérience terriblement troublante : car si l'on peut espérer le secours d'un plan pour retrouver son chemin dans l'espace, il n'en existe aucun qui permette de se réengager dans la course normale du temps. On l'aura compris, les *Aventures* promises ici par le titre n'ont rien d'héroïque ni de truculent : ce roman cérébral et psychologique se révélant une angoissante plongée à tâtons dans la disparition, l'effacement, l'oubli et la solitude. Celle de Rapa Nui, bien sûr, l'île singulière et abandonnée, qui a gommé la plupart des souvenirs de ses civilisations successives, et dont Éric Villeneuve détaille les formidables réalisations et l'inéluctable déclin. Et celle de Nathan, avec sa mémoire oblitérée, en quête d'un mirage, d'une beauté, d'un mystère, à jamais inaccessibles. **Vincent Raymond**



Éric Villeneuve
Aventures dans l'île de Juillet
P.O.L
320 p., 20 €
ISBN 978-2-8180-1432-5

Lorette Nobécourt :
retour au roman

Soif de la vie

Retour à la fiction pour Lorette Nobécourt avec *Grâce leur soit rendue*, un roman foisonnant dans lequel on retrouve ses obsessions de toujours : la liberté, la littérature, l'engagement et la quête d'absolu. Un livre pluriel et enivrant.

Son précédent livre, *L'Usure des jours*, était un récit purement autobiographique, un autoportrait fragmenté qui s'inscrivait dans la lignée des autofictions qui l'avaient fait connaître au début des années 90, comme *La Démangeaison*. Avec *Grâce leur soit rendue*, Lorette Nobécourt revient à une écriture beaucoup plus romanesque, déjà



© Roberto Frankenberg

entrevue dans le magnifique *En nous la vie des morts*, et pousse ce désir de fiction encore plus loin, avec un roman extrêmement ample, bourré de personnages, de lieux divers, d'intrigues, d'histoires

d'amour, de sexe, de vie et de mort. Le roman étant écrit sous l'influence de Roberto Bolaño (cité en exergue du livre), on ne sera pas étonné de retrouver parmi les personnages un écrivain chilien, prénommé Roberto, en exil à Barcelone, qui meurt précocement après que la femme de sa vie – elle aussi écrivain et mère de son fils Kola – s'est suicidée... Une histoire d'amour et d'absolu qui constitue la première partie du livre, et qui permet à Lorette Nobécourt une puissante réflexion sur l'acte d'écriture et la radicalité du geste artistique. Après leur disparition, ce désir de liberté, cette soif de « *vie vivante* » sera

incarnée par leur fils Kola, dont la quête intérieure le mènera jusqu'au Chili, sur les traces d'un passé familial chaotique et douloureux. Son engagement, sa marginalité, sa singularité et la force de sa jeunesse font de son personnage le symbole du combat mené par Lorette Nobécourt au fil de ce beau roman contre toutes les formes d'enfermement et de rétrécissement de la nature humaine dans son rapport au monde. Son écriture, qui semble libérée de tous les carcans, embrasse ces méditations philosophiques et spirituelles avec une fougue et un désir d'absolu particulièrement communicatifs.

Grâce lui soit rendue ! **Y.N.**



Lorette Nobécourt
Grâce leur soit rendue
Grasset
456 p., 21,50 €
ISBN 978-22-46-76-0313

rentrée littéraire

Un livre confession d'Ananda Devi

Écrire pour s'affranchir

Ananda Devi est écrivain. Depuis vingt-cinq ans, elle a publié une quinzaine de livres, romans et nouvelles. Une manière de biobibliographie, vite faite, bien faite. La réalité de la vie est autrement plus complexe. À cinquante-trois ans, au plus fort d'une crise personnelle et familiale, la femme se met à nu dans *Les Hommes qui me parlent*. Parce que le mensonge ne peut faire figure de destin.

Ce n'est pas un bilan, c'est un choc. Le prix – élevé – de l'honnêteté. Jusque-là, « tu jouais à la perfection tous tes rôles, mais tu ne faisais jamais que tisser un cocon de fictions entre toi et le monde ». L'auteur se parle, l'auteur s'écrit. L'existence comme un chemin de faux-semblants qui permet de s'oublier soi-même, l'écriture comme cette direction à suivre coûte que coûte. Et il en coûte parfois beaucoup à l'écrivain.

À cinquante-trois ans, Ananda Devi se regarde dans le miroir. Autour d'elle, la lumière est singulièrement crue. Ses proches sont de plus en plus lointains, « l'amour a pris une

couleur de vieux sable ». Trente ans d'une vie « normale », un mari, des fils, tous ces hommes qui lui parlent, ne l'écoutent pas, les reproches, l'incompréhension, la fuite. Les personnages de romans ne sont plus là pour peupler le vide existentiel, la vie n'est pas seulement dans les livres. Mais les livres permettent aussi de rester en vie. Au tournant de son existence, afin de briser les conventions et de renoncer à ses propres compromis de femme soumise, l'auteur prend le risque de la confession : « Il ne reste plus que les mots de la vérité, qui, en général, sont les plus simples. »

Une confession, une démission, un autre chemin. Ne plus être épouse, mère, ne plus accepter de feindre, de donner, sans retour. « La folie n'est jamais loin. La folie, dans mes livres, est la liberté et la consolation de la parole. Une possibilité d'affranchissement de ces règles. Je ne veux plus de faux-semblants. Je ne veux plus être conforme et conformiste. Je veux sortir de mes gonds. Mais je ne sais plus comment faire. »

Ananda Devi en est consciente, l'introspection est menacée par la

facilité. Elle s'en méfie : « Ne pas sombrer dans la vacuité, dans l'ordinaire, dans la contemplation du nombril ; ne pas faire du livre un miroir embellissant mais au contraire le plus glacial des regards, et le plus inflexible. » Elle ne cède pas. Une fois encore, c'est la littérature qui la sauve. Les écrivains (Joyce, Césaire, Gracq, Woolf, Plath...), ses lectures, l'écriture, son enfance, toute la place que prend cet art de mentir et de ne pas le cacher. Ce mensonge-là est bien plus vrai que tous les autres dont la vie est faite. Il permet de comprendre « les entrailles fumantes de [nos] actes ». **Laurent Bonzon**



Ananda Devi
Les Hommes qui me parlent
Gallimard
224 p., 16,90 €
ISBN 978-2-07-013440-3



© C. Hélier / Gallimard

extrait

« L'un de ces hommes qui me parlent (celui qui me juge) me dit : c'est facile pour toi d'être triste. Pour

une charmeuse, la tristesse est la plus grossière des armes.

Je suis debout devant un mur. Je scrute la surface bosselée et ridée comme si je tentais d'y voir mon propre visage.

Derrière, je le sais, il n'y a rien d'autre que ces larmes dont je suis si dispenseuse : l'antique rôle de pleureuse est bien le seul qui convienne désormais.

Charmeuse ? De serpents, peut-être. Mais ce n'est qu'ici que je parviendrai à aller jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris : l'honnêteté.

Ma tristesse est à moi ; sans doute la seule chose qui me reste. Pourquoi devrais-je

renoncer ? Le chemin le plus droit est celui qui traverse l'absence de bonheur. Tout le reste n'est que longs détours dans l'inutile. Des espoirs entrevus au loin et qui ne seront jamais que cela : les mirages des aveugles. »

François Beauce : la cavale d'un antihéros

Le grand roman d'Alexandre Petit



© C. Hélier / Gallimard

Vrai-faux polar, *Un ange noir* marque le retour – en excellente forme... – de François Beauce, auteur du très remarqué *Un homme louche*, sorti en 2009.

Les codes n'existent que pour être détournés. C'est une pensée que l'on prêterait volontiers à François Beauce. Son premier roman se présentait en effet comme un journal intime,

offrant même au lecteur des croquis crayonnés par le (prétendu) diariste. Sauf qu'*Un homme louche*, titre de ce singulier ouvrage, était un livre de pure fiction décrivant la vie d'un adolescent regardant la vie de tellement près qu'il en venait à loucher.

Avec *Un ange noir* (référence au livre de François Mauriac *Les Anges noirs* ?), François Beauce se joue cette fois des codes du polar. Le livre se propose en effet comme la confession d'un suspect, Alexandre Petit, après le meurtre d'une de ses collègues de travail. Il est le coupable idéal puisqu'il a passé la soirée aux côtés de la victime et l'a même raccompagnée chez elle le soir des faits. Paniqué, il s'enfuit, se cache, écrit ses doutes, la certitude qu'il a d'être

condamné : « Je serai toujours cette tête de Turc, le bouc émissaire que l'on ressort à chaque dérapage. J'aurais dû naître Juif, écrivais-je hier, et je n'étais pas loin du compte : au moins il y aurait une raison à tant de haine, je serais à ma place. »

On suit alors le personnage principal dans sa cavale. Il se clochardise, se met à fréquenter des « punks à chiens », tout en vomissant sa haine à leur égard. Car le narrateur est persuadé qu'il va démasquer le véritable coupable, et que celui-ci se tient parmi les marginaux dont il finit pourtant par partager l'alcoolisme et les errances. On entend sa voix qui, petit à petit, déraile et nous instille le doute sur son innocence, alors qu'on la croyait établie. Le livre est

en effet diablement bien construit, s'appuyant sur des articles du *Progrès* (l'histoire se passe en majeure partie à Lyon) qui retracent l'avancement de l'enquête, ainsi que sur le témoignage de la mère.

Mais ce qui nous touche le plus, c'est cet homme avec ses blessures et sa rancune tenace envers la société qui le tient à l'écart. Même lorsqu'il tombe dans le racisme, dans des jugements rances sur les laissés-pour-compte, qui le fascinent et lui font peur en même temps. Un double sentiment que partage le lecteur...

Nicolas Blondeau

François Beauce
Un ange noir
Verticales
288 p., 17,90 €
ISBN 978-2-07-013477-9



livres & lectures/récit

Voyage en haute mer avec Joël Roussiez

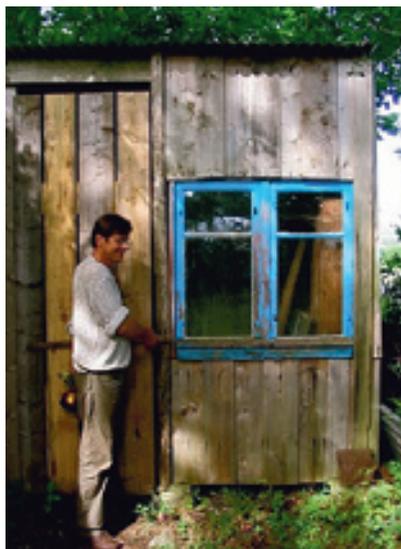
Grands fonds

Un paquebot magnifique, de Joël Roussiez, est assurément un livre inclassable : roman lyrique ? poésie aventurière ? conte à tiroirs ? Tout cela à la fois et sans doute bien plus. Embarquer dans ce texte imprévisible, c'est renoncer à filer droit et plonger dans un océan d'expériences.

Il n'y a pas une histoire, mais une myriade d'histoires qui scintillent au fil des pages. Pas de personnages vraiment fiables : « *Nous avons souvent l'impression d'être là et de n'y être pas...* ». Susanna, Michaela, Florian, André, Walter, Léandre, Claudine, Paul, Zoé, Margerie : des silhouettes qu'on apercevrait de loin sur le pont du navire. Indécidables, interchangeable. Nulle trame où s'accrocher comme à un filin solide, sauf l'énergie du texte qui avance et, pour ainsi dire, se génère et se régénère sans fin. Or, il s'en passe des choses. Il s'en passe même de belles, d'émouvantes. On en apprend des tonnes sur les dessous de l'océan, bathyscaphe ou pas. Il s'en raconte surtout par paquets, des gerbes de paroles, des vagues de confidences, d'anecdotes. Risquer un pied sur le pont du *Paquebot magnifique*, c'est glisser dans un

conte gigogne, où un événement cache un souvenir qui dévoile à son tour une légende, ou flirte avec la mémoire d'un poème qui lui-même révèle les bribes d'un journal de bord, etc. La vie, l'amour, la mort (la mort, pas mal), le tout emporté dans un présent éternel, sans boussole ni limites.

Il est difficile de dire à quel principe de navigation Joël Roussiez a confié son texte. Que ce paquebot soit une île, une matrice, un ventre, ou quelque autre allégorie de l'humaine condition, soit. Mais il souffle dans l'écriture un vent trop aléatoire pour que le navire s'assèche à n'être



qu'une coquille démonstrative. Le regard porte plus loin, l'esprit semble ailleurs : dans la réjouissante dispersion d'une écume romanesque, faite d'échos et de résonances, qui sans cesse se solidifie en une boule compacte, pour exploser plus loin, repartir, s'élancer à nouveau. À l'infini. Le lecteur ne sait jamais avec quoi, avec qui il a rendez-vous. Il se promène (on le balade ?) dans cette incertitude, il voit des mondes, il écoute des histoires. Le lecteur est nu, ayant été, au bout de quelques pages, lessivé, essoré, et rendu à son état naïf. Le meilleur qui soit pour se baigner dans ce texte de grands fonds. **Danielle Maurel**



Joël Roussiez
Un paquebot magnifique
La Rumeur libre Éditions
282 p., 19 €
ISBN 978-2-35577-025-8

Sur la route des sensations

Comme dans le tableau de Francis Bacon, *Deux personnages*, une scène d'amour entre deux hommes, l'écriture de Sylvain Cavaillès se concentre et se resserre sur la chair, les sensations, les syncopes du désir, les éclats tranchants d'impressions physiques. Comme chez Bacon, tout y est à la fois un peu flou et traversé d'intensités et de fulgurances très crues et directes...

Dans *De vaines mercis*, un homme quitte son foyer, son confort, son hétérosexualité, pour « *une multiplicité d'identités possibles parmi lesquelles il doute de savoir choisir* ». Ce seront d'ailleurs très concrètement une multiplicité d'aventures sexuelles éphémères avec des amants rencontrés au hasard de sa route, une multiplicité de voix ou d'échos venus du passé, une multiplicité de fantasmes et, aussi, d'impasses existentielles. « *Il va falloir apprendre à marcher sans but connu ou conscient, dans les rues sans désir de les comprendre ni viser à les reconnaître* ». Le texte avance ainsi, myope (imprécis sur son contexte, beaucoup plus net et brut sur tout ce qui passe à portée de main, de bouche, de peau), ambitieux dans sa forme expérimentale, usant beaucoup de tournures négatives, de dédoublements, de bégalements, d'énoncés sans ponctuation. Le lecteur s'y perdra, parfois avec le plaisir de découvrir une prose poétique puissante, parfois avec le sentiment de parcourir plusieurs fois le même chemin. **Jean-Emmanuel Denave**

Sylvain Cavaillès
De vaines mercis
À Rebours
143 p., 15 €
ISBN 978-2-915114-23-2

Braderie des ombres

Après Georges-Arthur Goldschmidt et Maryline Desbiolles, Fabrice Melquiot nous offre le troisième livre de la très belle collection « Paysages écrits » initiée par la Facim, Fondation internationale pour l'action culturelle en montagne.

Braderie des ombres est un livre de souvenirs pas comme les autres, partition (anti)mémorielle écrite dans un style alerte et vif, staccato, où le drôle alterne avec le pas drôle, le rêche avec le revêche : « *Monsieur C. est apparu. Pas vu depuis des lustres, joues vides et le teint vert, usé jusqu'à la chaîne d'or qui lui mange le poitrail* ». C'est à Modane que Fabrice Melquiot, l'homme de théâtre, revient. Et c'est d'abord de Modane qu'il se souvient. Melquiot ne peut faire autrement que d'aimer cette ville frontalière, de nulle part ou presque, « *ami imaginaire* », « *part manquante de lui-même* », qu'il traverse comme Orphée le royaume d'Hadès. Surgissent alors amours en détresse,



voisins de jeunesse, amis de palier, qui tous vendent leur passé sur des cintres de fortune. Sur l'un d'entre eux, ceci : « *Vends Fabrice Melquiot et tout ce qui va avec* ».

L'auteur brade ses souvenirs comme on se débarasserait de vieilles peaux successives. Et à la fin, il se retrouve neuf comme au premier jour, donnant tout son sens à l'épigraphe de T. S. Eliot : « *Et le terme de notre quête/Sera d'arriver là d'où nous étions partis/Et de savoir le lieu pour la première fois* ». **R.-Y. R.**

Fabrice Melquiot
Braderie des ombres
Facim/Créaphis
78 p., 9,80 €
ISBN 978-2-35428-050-5

PUG : naviguer entre le papier et l'écran

Lire et surfer

Les Presses universitaires de Grenoble publient *Grenoble, cité internationale, cité d'innovations*, premier ouvrage en édition numérique enrichie. De l'innovation dans la forme et dans le fond.

Ce n'est pas un livre, mais bien plusieurs volumes en un seul que l'on peut découvrir dans la première édition numérique enrichie de *Grenoble, cité internationale, cité d'innovations* lancée par les PUG. Pour les éditeurs, il était nécessaire de « *penser le livre et le numérique comme complémentaires et de comprendre qu'ils peuvent s'enrichir mutuellement* ».

Sous la direction de Daniel Bloch, l'ouvrage propose un tour d'horizon des différentes innovations grenobloises. En Isère, les technologies de pointe, mais également les politiques culturelles ou sociales, l'économie et l'environnement ont souvent une longueur d'avance. L'occasion était donc toute trouvée pour

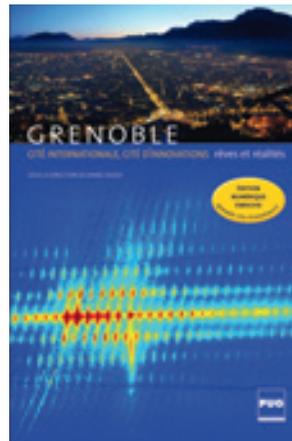
l'éditeur grenoblois d'évoquer ces initiatives novatrices dans un livre accessible à tous et renouvelé dans sa forme.

Grenoble, mode d'emploi

Le fonctionnement du livre est simple, il s'agit de naviguer entre le papier et l'écran. À chaque chapitre, un QR code à scanner avec un smartphone se double d'un lien qui mène au site compagnon. Sur le web, des compléments au livre papier sont proposés : photos, vidéos, données plus précises, schémas ou graphiques sont actualisés régulièrement afin de donner aux lecteurs les informations recherchées. Ces derniers ont aussi leur mot à dire puisque l'ouvrage est participatif. Une page de commentaires est ainsi accessible en ligne pour dialoguer avec les auteurs, susciter des débats ou obtenir des précisions.

C'est un véritable chantier-test pour les PUG, qui cherchent avec ce projet à affirmer que le numérique est une richesse pour le livre : « *On nous reproche souvent l'inutilité du livre électronique,*

simple version sur écran d'un livre papier. Avec ce projet de site compagnon, nous offrons un horizon plus vaste au lecteur et un véritable outil de travail », rappelle Emmanuelle Vouillot, chargée de la communication aux PUG. Les auteurs sont invités à poursuivre leur travail et à enrichir le site : « *Avoir le réflexe de partager ses données, c'est un véritable apprentissage* », précise Emmanuelle Vouillot, qui annonce par ailleurs de nouveaux projets d'édition numérique enrichie. **J.B.**



Grenoble
cité internationale,
cité d'innovations
Sous la direction
de Daniel Bloch
Presses universitaires
de Grenoble
238 p., 20 €
ISBN 978-2-7061-1656-8

Site compagnon :
www.grenoble-cite-innovations.fr
www.pug.fr

Le Vampire Actif
Éditions



Le Vampire actif, une nouvelle maison assoiffée de littérature

Créée en 2007 à Écully, la maison d'édition associative *Le Vampire actif* a d'abord cultivé sa présence sur Internet en animant deux blogs, *Le Vampire Ré'actif* et *Le Vampire Inter'actif*. Il fallait se lancer et essaimer. Puis, la toile s'est tissée d'elle-même avec les lecteurs, les libraires, les festivals de littérature... Lorsque le premier ouvrage est paru, deux ans plus tard, il a aussitôt trouvé son public. *Le Vampire actif* avait pris son envol. Le nom de la maison, Karine Cnudde et Hugues Beesau, les éditeurs, le doivent à Michel Tournier, qui compare la publication d'un livre à « *un lâcher de vampire* ». Pour devenir une œuvre vivante, le livre doit en effet se nourrir de lecteurs. La ligne éditoriale défendue par ces deux lecteurs insatiables est tournée vers la littérature et « *des textes qui font le choix de la langue* ».

En octobre, le catalogue s'enrichit de deux titres dans une nouvelle collection, « *Les Échappées* », qui fait un pas de côté pour accueillir des textes atypiques, plus poétiques et engagés sur le plan formel : *Brueghel en mes domaines, petites proses sur fond de lieux*, de Lionel-Édouard Martin et *Fers*, de Véronique Gentil. **M.-H.B.**

www.vampireactif.com

Rencontre annuelle des éditeurs

Le 7 juillet dernier s'est tenue, au musée savoisien de Chambéry, la réunion annuelle des éditeurs de la région, organisée par l'Arald, où quelque quarante maisons d'édition étaient représentées. Geneviève Villard, pour la Région Rhône-Alpes, et Gilles Lacroix, pour la DRAC Rhône-Alpes, participaient à ce rendez-vous estival attendu. Chaque année, il est l'occasion de faire le bilan des actions passées, mais aussi d'entendre s'exprimer les besoins et les attentes de la profession pour

mieux envisager de nouvelles perspectives. Des pistes de travail ont ainsi été données autour de la question du numérique et de la formation. La Région Rhône-Alpes a d'ailleurs mis un nouveau dispositif à l'étude pour 2012. L'après-midi, Marion Baudouin, coordinatrice de l'association Libraires en Rhône-Alpes, était invitée à se faire l'écho des Assises nationales de la librairie qui se sont tenues à Lyon en mai. Une attention particulière a été portée aux relations entre les éditeurs et les libraires de la région. Enfin, les éditeurs ont exprimé leur souhait de se regrouper en association et ont pu interroger Marion Baudouin sur l'expérience des libraires. **M.-H.B.**



actualités / manifestation

Fête du livre de Saint-Étienne : une nouvelle journée professionnelle

Saint-Étienne pour les pros !

Pour sa 26^e édition, la Fête du livre de Saint-Étienne continue de réconcilier lecteurs amateurs et professionnels du livre. Au programme, une thématique d'actualité, une journée professionnelle, et surtout des lectures !

Pas facile pour une manifestation littéraire de rendre la littérature accessible au plus grand nombre, de susciter un échange intellectuel

entre auteurs et lecteurs, tout en satisfaisant les professionnels, parfois lassés de la routine de ce genre de manifestation. C'est l'objectif que s'est donné l'équipe de la Fête du livre de Saint-Étienne, et la thématique de cette édition, « Liberté(s) », est l'occasion, selon Sophie Thierry, coordinatrice de la manifestation, « de se renouveler et de proposer plus de contenu ».

Après le succès de la première journée organisée l'année dernière, un nouveau temps réservé aux professionnels est proposé autour de La fabrique de l'écriture. Les écrivains Emmanuel Audely, Christian Garcin et Mathieu Riboulet sont invités à réfléchir à « l'invention de la langue », alors que l'après-midi est consacrée à « la commande, liberté ou entrave ? », avec Pierre Jourde, Yves Ravey et Gaëlle Bantegnien. Pour les organisateurs, il s'agit de remettre le travail d'écriture au cœur des réflexions et de permettre aux écrivains de partager leur expérience.

C'est aussi dans cet esprit que la Fête du livre a souhaité

collaborer plus étroitement avec les acteurs culturels locaux, notamment les libraires. Ces derniers, présents cette année dans les différents groupes de travail, ont également participé au choix de plusieurs auteurs qu'ils défendent déjà dans leurs librairies : un gage de complémentarité et une façon de faciliter la rencontre avec les lecteurs. « Le public de la Fête du livre ne fréquente pas forcément les librairies », rappelle Sophie Thierry, « il nous faut rendre la littérature plus visible, et le rôle des libraires stéphanois est important ». Celui des éditeurs également. Le responsable d'Encre marine viendra d'ailleurs en voisin participer à une rencontre. Enfin, les rendez-vous sont nombreux pour cette semaine littéraire : rencontre avec Jean-Christophe Ruffin, parrain de l'édition, table ronde autour des événements du printemps arabe dans la littérature, et même un bal littéraire avec Fabrice Melquiot ! **J.B.**

Fête du livre de Saint-Étienne

14-16 octobre

Journée professionnelle

le 13 octobre de 10h à 16h30

(Participation gratuite sur inscription)

Médiathèque Municipale

20-24 rue Jo Gouttebarga

<http://fete-du-livre.saint-etienne.fr>

rendez-vous

Les marchés d'achats de livres : deuxième étape

En janvier 2011, une journée d'information et de réflexion sur l'accès des libraires aux marchés d'achats de livres des bibliothèques réunissait les professionnels pour mesurer la réalité des échanges économiques entre libraires et bibliothécaires. Dans la continuité des réflexions menées par la Drac Rhône-Alpes et l'Arald, une deuxième journée d'information et d'ateliers pratiques est organisée pour les bibliothécaires. La rencontre sera l'occasion de présenter le nouveau Vade-mecum à l'usage des bibliothécaires et de l'État, des collectifs et de leurs établissements, et de rappeler les principales dispositions du Code des marchés publics. Les bibliothécaires de la région sont également invités à échanger sur la situation économique de la librairie et le rôle des différents acteurs de la chaîne du livre.

Trois lieux sont proposés afin de faciliter les déplacements. Le 22 novembre à Lyon, pour les bibliothécaires de l'Ain, de la Loire et du Rhône ; le 1^{er} décembre à Chambéry, pour les professionnels de l'Isère et des deux Savoie ; le 9 février à Valence, pour l'Ardèche et la Drôme. Analyses de cas et exercices pratiques sont au programme, pour mieux comprendre les enjeux qui président à la préparation d'un marché public d'achats de livres.

Les marchés d'achats de livres des bibliothèques publiques

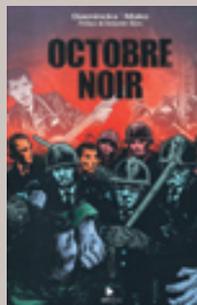
Journées d'information et d'ateliers pratiques ouvertes aux bibliothécaires, nombre de participants limité.

Inscriptions auprès de l'Arald :

04 50 51 64 63 ou annecy@arald.org



nouveautés des éditeurs



AD LIBRIS

Octobre noir

texte de Didier Daeninckx, illustrations de Mako
À travers l'histoire d'un jeune homme d'origine algérienne et de son groupe de rock, cette bande

dessinée s'intéresse à un épisode douloureux de la décolonisation : la répression sanglante de la manifestation pacifique du FLN, le 17 octobre 1961.

64 p., 13,50 €
ISBN 978-2-918462-11-8



ÉDITIONS STÉPHANE BACHÈS

Une histoire de la peinture à Lyon

En 46 chapitres sont évoquées les principales dates de l'histoire de la peinture à Lyon, du XV^e au XXI^e siècle. Sous la forme d'une chronique, l'ouvrage découvre une suite de parcours artistiques ayant tous un lien singulier avec le territoire lyonnais.

368 p., 59 €
ISBN 978-2-35752-084-4



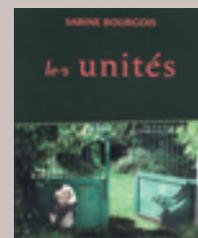
BALIVERNES

Les Baisers de Cornélius

texte d'Agnès de Lestrade, illustrations de Charlotte Cottereau
coll. « Calembredaine »
Le vieux Cornélius est un inventeur. Un jour,

il fabrique une machine à baisers qui va bouleverser la vie de son petit village, mais aussi la sienne et celle de Gala, la sorcière... Un album sur la vieillesse plein de tendresse.

40 p., 12 €
ISBN : 978-2-35067-061-4



UN COMPTOIR D'ÉDITION

Les Unités

de Sabine Bourgois
Une fillette de 9 ans est confrontée à une louve et à la mort atroce du Petit Chaperon Rouge. Devenue adulte, la jeune femme interroge cette mort. Un récit poétique qui cherche à rouvrir le temps, le temps bloqué de l'enfance.

100 p., 12 €
ISBN 978-2-919163-02-1

Sélection des nouveautés des éditeurs de Rhône-Alpes réalisée par Marie-Hélène Boulanger

Chaque mois, retrouvez Géraldine Kosiak, en texte et en image, pour un regard singulier, graphique, tendre et impertinent sur l'univers des livres, des lectures et des écrivains...

Au travail

Le bon sens

Voilà, c'est fait.

Je viens d'envoyer un mail à l'Institut français, afin de confirmer ma présence durant sept mois au Japon, à la villa Kujoyama.

Semblable à une athlète de haut niveau, un minimum de préparation mentale m'est nécessaire avant le départ.

Pour pouvoir s'adonner en paix à la connaissance, il importe, comme l'écrit Descartes dans son *Discours de la méthode*, de « savoir comment vivre. En ce sens, la saine méthode exige que l'on pose d'abord quelques règles simples de "morale" assurant la paix intérieure du chercheur. »

1/ Le bon sens : la raison, la faculté de juger, de distinguer le vrai du faux. Toujours selon Descartes, le « bon sens » devrait permettre d'atteindre la vérité et d'éviter l'erreur.

2/ La certitude et l'évidence : impossibilité de douter en raison de la complète clarté des notions, qui s'impose sans restriction à l'esprit.

3/ L'ignorance : peut être considérée dans le bouddhisme comme une passion. Ce n'est pas pour Jacques Lacan une moins-value, ce n'est pas non plus un déficit. C'est autre chose. « L'ignorance est liée au savoir. » Je dois m'accoutumer à cette future réalité : je pars seule et je vais vivre des mois sans la présence de mon fils.



J'ignore la sensation de manque liée à la séparation d'une mère et de son enfant, sur une aussi longue durée.

Je ne sais pas si l'on fait toujours nos choix suivant le « bon sens », ni si essayer d'atteindre la vérité évite l'erreur. Ce que je sais, c'est qu'il faut souvent se battre contre soi-même pour rester au plus près de ses convictions et de ses engagements.

Descartes
Discours de la méthode
10/18

Jacques Lacan
Je parle aux murs
Seuil



FAGE ÉDITIONS

L'Affaire Liabeuf : Histoires d'une vengeance

de Frédéric Lavignette
En assassinant un policier par vengeance, Jean-Jacques Liabeuf ne soupçonnait pas qu'il serait à l'origine d'un débat de société tonitruant. À partir de la presse de l'époque, l'affaire Liabeuf est retracée depuis le 9 janvier, jour du crime,

jusqu'à la date de l'exécution, le 1^{er} juillet 1910.
304 p., 29,50 €
ISBN 978-2-84975-205-0



JARJILLE ÉDITIONS

C'est du propre de Zelba

Après *Ma vie de poule*, l'illustratrice Wiebke Petersen, alias Zelba, signe son deuxième ouvrage chez Jarjille. Cette bande dessinée

en noir et blanc raconte avec humour et tendresse des tranches de vie.
162 p., 15 €
ISBN 978-2-91865-819-1

MNÉMOS

Eternity Incorporated de Raphaël Granier de Cassagnac

Après l'anéantissement de la civilisation par un virus inconnu, une partie de l'humanité survivante a trouvé refuge dans une ville-bulle. Un récit de science-fiction qui dévoile les ressorts d'une société futuriste se rêvant idéale.
288 p., 19 €
ISBN 978-2-35408-119-5

ÉDITIONS OLIVÉTAN

L'Église dans l'espace public. De quel droit prend-elle part à ses débats ?

Qu'est-ce qui autorise l'Église à s'exprimer dans une société laïque ? L'auteur développe ici une large réflexion sur la légitimité de l'Église à descendre sur la place publique.
480 p., 25 €
ISBN 978-2-35479-131-5

PRESSES DE L'ENSSIB

Mener l'enquête. Guide des études de publics en bibliothèque

sous la direction de Christophe Evans
coll. « La boîte à outils »

Ce guide présente de façon détaillée et pratique les étapes qui jalonnent le déroulement des études de publics. L'ouvrage est complété par des exemples d'enquêtes réalisées en bibliothèques publiques et universitaires.

159 p., 22 €
ISBN 978-2-910227-89-0

PUG

Afghanistan, gagner les cœurs et les esprits

sous la direction de Pierre Micheletti
Des universitaires, des journalistes et des humanitaires croisent leurs points de vue sur les mécanismes qui alimentent le conflit afghan depuis le 11 septembre 2001.



Une véritable approche de terrain qui imagine aussi d'autres scénarios que ceux de la violence répétée pour construire l'avenir du pays.

296 p., 19 €
ISBN 978-2-70611-672-8

édition

Le livre, un objet écologique ?

Quel est l'impact d'un livre sur l'environnement ? Le papier recyclé est-il réellement plus écologique ? Faut-il privilégier les encres végétales ? La maison d'édition Terre Vivante, spécialisée dans l'écologie pratique et soucieuse, depuis ses débuts, d'une production respectueuse de l'environnement, a voulu vérifier ses a priori et améliorer ses pratiques.

Le parcours d'un livre édité par la petite maison iséroise a été étudié « du berceau à la tombe », en mettant en place la première Analyse du cycle de vie d'un livre (ACV). Extraction des matières premières, fabrication, impression, transport et recyclage, chaque étape est analysée, en comparant deux ouvrages test : l'un en papier recyclé, l'autre imprimé sur du papier pâte vierge.

Financée par la Région Rhône-Alpes et l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie), et réalisée par les bureaux Kaori et Air Be, l'analyse a permis à Terre Vivante de réaliser une charte technique détaillée pour formaliser ses exigences envers ses prestataires. Puisque la production de fibres vierges est la phase la plus polluante, place au papier recyclé, en privilégiant la certification PEFC, issue des forêts durablement gérées. Le choix a été également fait de diminuer la distance entre le lieu de production du papier et l'imprimerie. L'impression et le façonnage seront eux aussi réalisés en limitant les produits toxiques. Prochaine étape, l'utilisation, dès l'automne 2011, d'étiquettes d'impact écologique sur les livres, dans le cadre du programme national d'affichage environnemental prévu en 2012. Le livret qui retrace cette analyse et les informations récoltées est téléchargeable sur le site Internet de Terre vivante. **J.B.**

Livret à télécharger sur :

www.terrevivante.org/1034-acv.htm

Terre Vivante
Domaine de Raud
38710 Mens
www.terrevivante.org

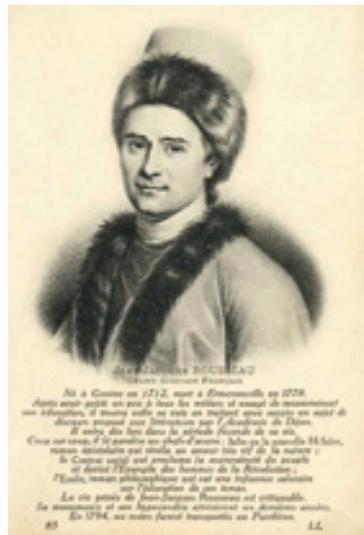


Une jeunesse : tours et détours de Jean-Jacques

Rousseau, à hue et ado !

Comment Jean-Jacques est devenu Rousseau. En quelque 150 pages aussi denses que passionnantes, Claude Mazauric parvient à saisir l'âme du philosophe qui croît dans le corps de l'adolescent échappé de Genève.

Cela pourrait s'appeler une biographie par la bande, une tentative de raconter les bords et les débords de la vie de Jean-Jacques avant qu'il ne devienne Rousseau, fragments ou franges d'existence de celui qui n'en est encore qu'à rêver d'être et qui ne sait pas vraiment ce qu'il deviendra : prêtre, maître de musique, précepteur, diplomate. Nous sommes dans les années 1730. Cela ne fait guère de doute : Jean-Jacques à vingt ans a plus d'un tour



Carte postale, sans date. Le recto porte une biographie de Jean-Jacques Rousseau.

Collection particulière © Ley et Neurdein réunis

Fribourg, Lyon, Turin – qu'il découvre, quitte, retrouve (comme une femme ?). Des paysages qu'il traverse, des montagnes qu'il aperçoit, des lacs, des grottes propices à la rêverie. C'est une des réussites de ce livre que de nous faire entendre comment Jean-Jacques s'est perdu et retrouvé dans une géographie aussi serrée que singulière, un morceau du monde pas plus grand qu'un mouchoir de poche.

et détour dans son sac. Au vrai, il tourne parfois sur lui-même, s'en va d'où il vient, revient, repart et vice-versa. Une véritable toupie suisse.

Dans un style alerte, vivant, jamais pesant, Claude Mazauric, historien de formation, spécialiste du XVIII^e siècle, parvient à saisir l'âme du philosophe qui croît dans le corps de l'adolescent échappé de Genève, étrange et troublante âme, incertaine, où le désir le dispute sans cesse au désordre. Certes, la plupart des épisodes de la vie de Jean-Jacques sur lesquels l'auteur se penche sont connus, ils ont été mille fois scrutés, commentés, démontés : le peigne brisé, le ruban volé, la fessée voulue... De même, la vie affective de l'éternel « Petit » de « Maman » (Madame de Warens) n'est évidemment pas une découverte, pas plus que l'aventure merveilleuse et sans lendemain avec Madame de Larnage sur la route de Montpellier ou encore la rencontre avec les deux jeunes filles aux cerises. Mais l'essentiel est ailleurs, dans la manière d'agencer ces signes avant-coureurs, d'en faire les éléments d'une dialectique propre à Rousseau : son indécision décisive.

L'autre nom de cette indécision, c'est bien sûr l'errance, qui fut pour le jeune Rousseau autant physique que psychique, une manière fondatrice d'aller et de revenir, d'être et de ne pas être. Des villes – Genève, Annecy,

être avant tout, son errance lui a ouvert politiquement les yeux : « à travers ses déplacements de chemineau occasionnel et ses tribulations de voyageur sans but assuré, Jean-Jacques Rousseau s'est construit en quatre années une sorte d'identité franco-phonie quasiment cosmopolite au vu de la configuration étatique de ce temps », écrit justement Mazauric.

Le destin du « citoyen de Genève » est en marche. Il n'a plus 20 ans depuis longtemps. Trois voies s'offrent désormais à lui, qu'il va explorer comme seul un voyageur le peut. La musique et la diplomatie sont plus ou moins des échecs. Reste la philosophie, l'immense étendue de l'œuvre à venir, ses somptueux paysages d'écriture aussi. Jean-Jacques en moins. Rousseau en plus. **Roger-Yves Roche**



Claude Mazauric
Jean-Jacques Rousseau à 20 ans

Au Diable vauvert
152 p., 12 €
ISBN 978-2-84626-289-9



ROUGE INSIDE ÉDITIONS

Tarifa
d'Eduardo Iglesias

À l'extrême sud de l'Espagne, la ville de Tarifa fait face au Maroc, avec comme horizon la mer, frontière quasi-infranchissable pour les immigrés clandestins. Dans ce roman, l'auteur espagnol livre une intrigue policière d'une grande actualité.

150 p., 15 €
ISBN 978-2-91822-608-6

TERRE VIVANTE

Vandana Shiva
de Lionel Astruc

Cette biographie romancée retrace le combat de Vandana Shiva pour la sauvegarde de la biodiversité, la protection des semences et la reconnaissance des communautés paysannes. Un voyage à travers l'Inde, entre suspense et réflexion écologique.

192 p., 18 €
ISBN 978-2-36098-043-7



Consultez le blog Rousseau 2012 sur www.arald.org/rousseau + + + + +

inédit/

La croisée des errances

Extrait d'un livre à paraître prochainement à La Fosse aux ours, à l'occasion de la célébration du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau en 2012, ce texte de Lionel Bourg, accompagné de dessins de Géraldine Kosiak, est né de plusieurs mois de compagnonnage avec Rousseau ainsi que d'une série de résidences itinérantes, qui ont permis à l'auteur de mettre ses pas dans ceux de l'écrivain, philosophe, botaniste... en différents lieux de Rhône-Alpes. Soutenu par la Région, ce projet d'envergure donnera naissance à une publication vivante, poétique, rousseauiste et personnelle à la fois. Pour Lionel Bourg, une façon de montrer « la modernité de Rousseau, en rappelant à quel point il est d'une actualité saisissante, tant d'un point de vue littéraire que politique ».

Lire. Écrire. Marcher.

Imprimer ses pas dans ceux de Rousseau, humblement, fièrement bien sûr, s'orienterait-on sans sauvegarde par les pistes moins tortueuses que frappées d'interdits qu'il eut le cran de pratiquer.

Gribouiller le silence.

Contempler à son tour, la nuit, l'impénétrable ossuaire d'astres et de froides planètes où gisent tant de divinités. J'aime Rousseau.

La déclaration n'est pas *raisonnable*.

Elle apprend beaucoup en revanche. Beaucoup et, d'abord – les divergences, la restriction n'entrent pas en compte –, qu'avec cet individu si profondément singulier ne s'amorce pas quelque simple bataille morale propre à la génération des « Lumières ».

Il en va d'un élan.

D'une brusque, indomptable effervescence embrasant le dehors – naturel, social – comme l'intériorité. Des crues et de l'étiage de la mélancolie. Du déni des castes ou des coteries, des compromissions, des privilèges.

Rousseau, plus que tout écrivain, philosophe ou poète couronné de lauriers eut à connaître ce qu'il en coûte de ne pas avilir sa conscience. Son intransigeance, la liberté qui toujours devait être la sienne, fût-elle entravée par la charge matérielle d'une vie plus ingrate que

confortable – entrave, mais condition choisie, fondatrice –, l'assujettirent à l'âpreté de son siècle. N'ignorant ni l'angoisse, ni l'exaltation, ni les remords, les mille tracés du quotidien ni les persécutions, le culte ni l'aversion du genre humain, il s'efforça, banni, proscrit, en butte au rejet non moins qu'à la fourbe commisération de ses contemporains – la leçon vaut encore –, d'apparier son indépendance à notre dignité, notre vertu la plus élémentaire. L'acte, la pensée ne se séparent pas. « *Ma tête ne va qu'avec mes pieds* », professait-il, et cette prose errante, ce travail de couture, de ravaudage, ces inlassables virées réclament de qui s'y risque à nouveau davantage qu'une pérégrination attentive : suivre Jean-Jacques, sous les arbres, dans les rues, le long des sentiers nonchalants ou sévères par lesquels il passa, ne témoigne sans doute que d'une très actuelle inquiétude.

De maigres bouleaux.

S'agrippant au rocher, les doigts crochus de la bruyère. Des arbustes – pins chétifs, trop jeunes ou trop grêles coudriers –, un groupe de sorbiers en faction sur l'escarpement au-dessus d'une cascade, des hêtres aux troncs fendus comme ventres, des chênes pareils à des pèlerins éclopés qui mendieraient dès l'aube sur la route de Compostelle.

La montagne. La forêt. Le chant du rossignol. Une mince clarté.

La même rage nonobstant, les mêmes tourments ou la même colère en ces mêmes allées où l'on foule un tapis de feuilles mortes, puisque rien n'a changé, ni l'injustice ni la misère, et qu'on les hait, les *Grands*, « *leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse, et tous leurs vices* », qu'on les méprise plus encore et que, de bon cœur, on « *paumerait la gueule à Monsieur le Chef et Monsieur le Maître* », préférant le commerce des réprouvés à celui de « *ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple pour aller six fois la semaine bavarder dans une académie, [...] cette foule de petits intrigants dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place* ».

Rousseau n'est pas, c'est à traits si grossiers qu'on le campe, le bonhomme doux, compréhensif, cajolant les enfants de ses hôtes – qui distribue des pommes, des oublies –, pas seulement ce botaniste courbé sur de volumineux herbiers ou prodiguant avis et conseils à ses correspondantes qu'une imagerie quasi sulpicienne voulut populariser. Il est ce cri. Cette indignation qu'aucun baume n'apaise, cet homme comme ce gamin meurtri devant qui les portes, celles de Genève, de Dieu quand tout parut consommé, se refermèrent, le vouant à la vie



Illustrations de Géraldine Kosiak

ambulante à laquelle il se vit assigné. Du coup, ses insubordinations nous concernent autant que ses rêveries. Et si marchant, marchant avec lui, jusqu'à ce bosquet, là-bas, ces pans d'obscurité ou ces dalles d'azur qui se délitent à l'intérieur des nues, il se peut qu'on se perde, ce sera volontiers.

Pour la fontaine d'un village.

Un sourire.

Une poignée de griottes.

Des gestes de défi. Un baiser sous des acacias. Quelque chose de bleu.

Lionel Bourg

La Croisée des errances

© La Fosse aux ours

Blog Rousseau 2012 :
www.arald.org/rousseau
www.rhonealpes.fr (rubrique culture, « Rousseau 2012 »)

Livre & Lire : journal mensuel, supplément régional à Livres Hebdo et Livres de France, publié par l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Directeur de la publication :
Geneviève Dalbin
Rédacteur en chef :
Laurent Bonzon

Assistante de rédaction :
Julie Banos

Ont participé à ce numéro :
Nicolas Blondeau,
Marie-Hélène Boulanger,
Lionel Bourg,
Jean-Emmanuel Denave,
Géraldine Kosiak, Danielle
Maurel, Yann Nicol, Vincent
Raymond, Roger-Yves Roche,
Lionel Salâun. Remerciements
à Pierre-Jean Balzan.

Siège social/ARALD
1, rue Jean-Jaurès — 74000 Annecy
tél. 04 50 51 64 63 — fax 04 50 51 82 05

Conception : Perluette
Impression : Imprimerie
Ferréol (Imprim'Vert).
Livre & Lire est imprimé
sur papier 100 % recyclé
avec des encres végétales
ISSN 1626-1334



LES GRAMMETTES

nous écrire → → → → livreetlire@arald.org